

« Monologues québécois 1890-1980 »

Émile Bessette

Numéro 22 (1), 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bessette, É. (1982). Compte rendu de [« Monologues québécois 1890-1980 »]. *Jeu*, (22), 134–135.

« monologues québécois 1890-1980 »

Recueil de Laurent Mailhot et Doris-Michel Montpetit, Montréal, Leméac, 1980, 420 p., ill.

Il faut louer sans réserve les auteurs de ce recueil d'avoir comblé une lacune dans l'édition québécoise en publiant un ouvrage qui rend compte de l'évolution d'une pratique relativement ancienne et par la suite continue, celle de l'introduction sur nos scènes de la pièce à dire. Pour marquer sommairement les étapes, on voit très bien par ce recueil que celle-ci a servi d'abord à meubler les

entractes, pour devenir ensuite un numéro à l'intérieur d'un programme plus ou moins varié et constituer enfin tout le spectacle dans un ensemble homogène et vraiment théâtral par son immédiateté.

On devine aisément les difficultés de l'entreprise, non seulement au niveau de la documentation et des approbations requises, comme le mentionnent les auteurs, mais aussi au niveau des objets en cause et des critères de sélection. Comment coiffer d'un seul nom des formes si diverses? Quelles pièces retenir et au service de quels objectifs? Sans doute, le titre peut de prime abord dérouter le lecteur. Il s'attend à lire des monologues, et dans les pages qui suivent, dans la première moitié du livre surtout, il rencontre des morceaux qu'il résiste spontanément à qualifier de monologues, peut-être parce qu'ils ont peu de choses en commun avec ceux d'un Deschamps, par exemple. Mais le lecteur a-t-il bien lu l'avant-propos? Je l'appellerais plutôt un avertissement, car les auteurs y apportent des précautions indispensables pour éviter à la lecture des erreurs de perspectives.

On y lit d'abord qu'il ne s'agit pas d'une « anthologie », mais d'un « répertoire »; je préfère le terme moins exigeant de recueil pour qualifier cet ouvrage. Ce qui importe, c'est d'apprendre tout de suite que les critères de sélection ne sont pas



d'ordre esthétique, mais bien historique et sociologique, comme nous le montreront les différentes introductions et l'économie générale de l'oeuvre. Ainsi, par la restitution à travers sa durée d'une pratique particulière, apparaîtront une fois de plus — corroboration toujours utile — les étapes franchies par notre peuple, de l'aliénation à la libération, de la morale contrainte au questionnement sans interdit, du bégalement à la parole vive, de la sujétion au modèle écrit (et même versifié) à l'oralité pleine et directe, du *recours médiatisé* à la représentation théâtrale de soi — c'est là, à mon avis, l'intérêt et l'importance essentiels de cet ouvrage —, c'est là aussi, je crois, ce qui a poussé les auteurs à souligner le caractère révolutionnaire du monologue et à le définir comme une « parole personnelle » et une « recherche évidente d'identité ». On peut très bien être d'accord avec ces deux propositions, mais alors quel nom donner à de nombreux morceaux qui semblent bien n'être ni l'une, ni l'autre chose, mais plutôt les monuments, humbles et considérables, et forcément dissemblables d'une évolution conflictuelle.

Et nous voici de nouveau devant la première question: monologue ou pas? L'avertissement des auteurs: « ... notre conception du monologue n'est pas absolue » (c'est sans doute un euphémisme de bon teint québécois qui laisse entendre une conception *très large* du monologue), s'il ne résout pas la difficulté, nous préparait à faire la lecture qu'il faut, celle qui colle aux objectifs de l'oeuvre. Cette souplesse conceptuelle, fort accueillante il est vrai, était nécessaire pour sauvegarder l'essentiel. Les discussions théoriques sur la nature exacte du monologue viendront plus tard et ailleurs.

émile bessette

« la trousse »

Pièce de Louis-Marie Dansereau. Préface de Doris-Michel Montpetit. Coll. « Théâtre » n° 90, Montréal, Leméac, 1981, 124 p., ill.

De cette toute nouvelle rencontre avec un auteur dont la jeune carrière de dramaturge se voit d'ores et déjà consacrée par une première publication, je retiens plusieurs aspects positifs. J'appréhendais que *la Trousse* soit parmi ces oeuvres qui viennent encore une fois relancer, à travers le symbole de la prostituée, notre éternelle condition d'opprimés confinés à l'impuissance. Vision bien souvent misérabiliste que soutend cette thématique si chère aux auteurs ayant marqué la scène théâtrale depuis une bonne dizaine d'années. Rien ne permet cependant d'en corroborer une filiation directe.

Quoiqu'elle emprunte aux oeuvres de la dernière décennie certains traits spécifiques (je pense entre autres au langage ainsi qu'au monologue), *la Trousse* se démarque par son orientation divergente par rapport, particulièrement, au thème de l'identité. Le besoin de se reconnaître une identité sur lequel se fonde le propos de *la Trousse*, ne pose plus en arrière-fond cette crise d'identité collective inhérente bien sûr à toute une conjoncture sociale du début des années 1970, et transpirant de surcroît chez nombre d'auteurs de l'époque. Le contenu de la pièce de Dansereau n'a pas cette charge politique.

Dans son ensemble, la recherche d'une identité remet en cause les fondements de l'institution familiale. La famille étant toujours perçue comme agent-moule, lieu initial du refoulement de l'individualité, la Trousse nous raconte, suite à une rencontre fortuite avec son frère qu'elle n'a pas vu depuis douze ans, comment elle est parvenue à quitter la cellule familiale pour accéder enfin à la liberté d'être